

élèves-régents logés dans le village, et à côté une école primaire modèle, dans laquelle Krusi instruisait des enfants dont les grand'mères avaient été ses écolières quarante-quatre ans auparavant. Krusi avait alors soixante-deux ans ; il y avait vingt ans que nous l'avions quitté, et il avait peu changé ; son activité paraissait toujours la même. Dans les leçons, dans les jeux, dans les promenades, dans les chants et à la prière, c'était sa bonté, son ardeur et sa douce piété qui animaient toute la maison et qui y faisaient régner l'harmonie, la joie, la ferveur et un travail assidu.

## CHAPITRE XI

**Pestalozzi, chef d'institut à Berthoud.**

Pestalozzi et Krusi réunissent leurs écoles au château de Berthoud ; Tobler, Buss et Naef viennent se joindre à eux ; appréciation du nouvel institut par la *Société des amis de l'éducation* ; grand succès de l'institut ; sa réputation à l'étranger ; ses visiteurs marquants ; le gouvernement le fait examiner par une commission ; rapport officiel du doyen Ith ; le petit conseil décide de l'ériger en école normale suisse ; contre-révolution en Suisse ; Pestalozzi député à la *consulta* à Paris ; Bonaparte et la méthode Pestalozzi ; le gouvernement bernois reprend à Pestalozzi le château de Berthoud ; l'institut transféré à Munchenbuchsee, puis à Yverdon.

Pestalozzi avait trouvé Krusi ; enfin il avait à ses côtés un homme qui comprenait et adoptait ses idées, qui, plein de zèle pour le seconder en suivant ses conseils, avait précisément le savoir-faire et les forces qui lui manquaient à lui-même ; il était sauvé.

Pour réunir les pauvres réfugiés d'Appenzell aux enfants que des familles aisées de Berthoud avaient confiés à Pestalozzi, il fallait plus de place que celui-ci n'en avait eu jusqu'alors dans sa chambre d'école. Grâce aux efforts de Stapfer, le conseil exécutif, par décision du 23 juillet 1800, abandonna gratuitement à Pestalozzi toute la place nécessaire dans le château de Berthoud, quatre toises de bois, et une portion du jardin pour y cultiver des légumes.



Alors eut lieu la réunion des deux petites écoles dans les salles du château, et les deux nouveaux amis commencèrent à travailler ensemble.

Voici comment Krusi rend compte de ces premiers essais :

« Pestalozzi me laissait volontiers agir. J'étais rempli d'admiration pour ses vues, ses travaux et ses expériences, encouragé par sa confiance et heureux de son amitié. L'aspect de nos écoles réunies devenait chaque jour plus réjouissant. La joie de nos enfants et leur désir d'apprendre attirèrent bientôt une sérieuse attention sur la nouvelle école. »

Pestalozzi lui-même était moins satisfait; il se trouvait entravé par la grande diversité d'âge, d'instruction, de caractère, d'habitudes et d'origine des enfants qui étaient maintenant réunis entre ses mains. Pour avoir plus de liberté d'action, il sentait le besoin de nouveaux collaborateurs, d'autant plus qu'il travaillait déjà à ses livres d'enseignement élémentaire dont le plan et l'exécution ne furent pas heureux, croyons-nous, et dont nous aurons à parler plus tard.

Bientôt survinrent les vacances d'été, et Krusi en profita pour aller voir son ami et compatriote Tobler, qui était précepteur dans une famille de Bâle et qui, par sa correspondance avec Fischer, connaissait déjà Pestalozzi. Il lui raconta la nouvelle œuvre entreprise à Berthoud et lui proposa d'y coopérer.

Tobler accepta aussitôt. Il avait des talents, de l'imagination et un goût très vif pour apprendre et pour enseigner. Ses premières études avaient été fort négligées; à vingt-deux ans seulement il s'était tout à coup décidé à un travail sérieux pour devenir ministre de l'Évangile; mais, obligé de gagner sa vie, il entra comme précepteur dans une famille de Bâle, où il fut libre de poursuivre sa propre instruction. Depuis six ans il travaillait ainsi avec acharnement, et il remarquait avec

chagrin qu'il ne réussissait que bien faiblement à communiquer ses connaissances à ses élèves, lorsqu'il apprit à connaître Pestalozzi. Il comprit alors que cet homme possédait ce qui lui manquait; il se trouva heureux de pouvoir travailler avec lui, et il courut à Berthoud.

Pestalozzi avait encore besoin d'un maître pour enseigner le dessin et le chant. Tobler lui conseilla Buss qui était alors apprenti relieur à Bâle.

Ce Buss avait eu une singulière existence. Son père, employé et logé à l'école de théologie de Tubingue, lui fit suivre l'école latine de trois à treize ans. A huit ans il reçut des leçons de piano d'un étudiant qui partit au bout de six mois; obligé de continuer seul la musique, il réussit assez bien pour pouvoir, à douze ans, donner des leçons avec succès à une dame et à un enfant. A onze ans, il avait pris des leçons de dessin, et continuait à étudier le grec, l'hébreu, la logique et la rhétorique. Son père espérait qu'il pourrait achever ses études gratuitement à l'académie des arts et des sciences de Stuttgart, mais il en fut éconduit, *parce qu'il était de trop basse extraction*. Désolé et obligé de gagner son pain, il se fit relieur, continuant cependant, malgré sa mélancolie, à cultiver ses talents pour la musique et pour le dessin.

Il travaillait ainsi à Bâle sans goût pour l'état qu'il avait embrassé, lorsque Tobler lui transmit l'offre de Pestalozzi. Ses amis ne lui conseillaient pas d'accepter, car ils ne connaissaient le grand pédagogue que par ses côtés ridicules. *C'est un demi-fou, lui disaient-ils, avec qui il ne faut pas s'associer, il ne sait jamais bien ce qu'il veut; on l'a vu traverser les rues de Bâle ses souliers attachés avec de la paille*. Le fait était vrai. Un jour Pestalozzi voulant secourir un pauvre homme hors des portes de la ville, et n'ayant pas d'argent, lui avait donné ses boucles de souliers. Mais Buss avait lu



*Léonard et Gertrude*, ce qui suffit pour le décider.

Il arriva à Berthoud. Pestalozzi courut à lui, couvert de poussière, les cheveux et les habits en désordre, les bas détachés et produisit ainsi sur Buss un étonnement qui lui était peu avantageux ; mais un instant après, l'extrême bonté de Pestalozzi, sa simplicité, la vivacité de son esprit, avaient conquis toute la sympathie et la confiance du nouveau venu.

Lorsque Buss entra dans la salle d'école, il n'y trouva d'abord que bruit et confusion ; il lui fallut quelque temps pour comprendre ce qu'on y faisait. Puis il lui sembla qu'on retenait trop longtemps les enfants aux premiers exercices. Mais lorsqu'il vit combien ceux-ci gagnaient ainsi de facilité pour aller plus loin, il demeura convaincu que si sa première instruction lui avait été donnée de cette manière, il aurait été en état de poursuivre lui-même ses études et ne serait pas resté déclassé.

Voici ce que dit Krusi de cette réunion de maîtres avec lesquels s'ouvrit l'institut de Berthoud :

« Ainsi notre association se composait de quatre hommes bien différents, et réunis par un singulier concours de circonstances, savoir : un fondateur dont la haute réputation littéraire était celle d'un rêveur, incapable dans la vie pratique, et trois jeunes gens, un précepteur privé, à la jeunesse négligée, aux études tardivement entreprises, et dont les essais pédagogiques n'avaient jamais produit les résultats que semblaient promettre son caractère et ses talents, un relieur qui consacrait au chant et au dessin ses moments de loisirs, enfin un maître d'école de village qui remplissait ses fonctions aussi bien qu'il le pouvait sans y avoir été préparé en aucune manière. Ceux qui voyaient cette association d'hommes ne possédant pas un lieu pour reposer leur tête, avaient une bien petite idée de ce qu'ils pourraient faire. Comment aurait-on pu trouver mauvais qu'ils en jugeassent ainsi ? Et cependant notre œuvre réussit ; elle gagna la confiance

publique au delà de l'attente des hommes qui nous connaissaient, au delà de notre propre attente. »

Cette confiance fut aussi excitée, dès les débuts de l'institution, par un témoignage que nous devons faire connaître avant de faire l'histoire de l'institut de Berthoud.

La commission chargée, par la Société des amis de l'éducation, de lui faire rapport sur la doctrine de Pestalozzi, vint visiter son école dans les premiers temps de sa réunion avec Krusi. Nous traduisons ici les résultats de cet examen, tels qu'ils furent consignés par le rapporteur Luthi et présentés à la société, réunie le 1<sup>er</sup> octobre 1800, chez le ministre des arts et sciences, qui alors n'était plus Stapfer, mais Mohr, de Lucerne.

« Nous avons tout d'abord remarqué que les élèves de Pestalozzi apprennent très promptement et parfaitement à épeler, à lire, à écrire et à calculer. En six mois ils parviennent par cette étude à des résultats qu'un maître d'école de village ne leur ferait atteindre qu'en trois ans. Il est vrai qu'ordinairement les maîtres d'école ne sont pas des Pestalozzi, et ne trouvent pas des aides comme celui de notre ami. Cependant il nous semble que ces progrès extraordinaires ne tiennent pas seulement au personnel enseignant, mais surtout à la méthode d'enseignement.

» Et en quoi consiste cette méthode ? en ce qu'on suit uniquement la voie de la nature ; ce que les savants expriment en disant : cette méthode fait partir l'enfant de ses propres intuitions, et le conduit peu à peu, et par lui-même, aux idées abstraites. Un autre avantage de cette méthode consiste en ce qu'elle ne fait pas apercevoir le maître : celui-ci ne paraît jamais comme un être supérieur, mais, ainsi que la bonne nature, il vit, travaille, et semble apprendre avec les enfants ses pareils, plutôt qu'il ne les enseigne avec autorité.

» Qui ne connaît l'inclination des plus petits enfants à donner à chaque chose son nom, à faire des constructions, puis à en séparer les éléments pour entreprendre une



construction nouvelle, etc. ? Qui ne se rappelle qu'il aimait mieux dessiner qu'écrire ? Qui ne sait que les hommes les plus ignorants sont ceux qui savent le mieux calculer de tête ? Qui ignore que les petits garçons et les petites filles, dès qu'ils savent marcher, se livrent à toutes sortes d'exercices en jouant aux soldats ?

» C'est sur ces faits si simples et si connus de chacun que Pestalozzi fonde sa méthode d'enseignement. On serait tenté de se demander comment il est possible qu'on ait eu cette idée si tard, si l'on ne savait depuis longtemps que nous-mêmes, dans notre propre vie, nous commettons des erreurs semblables à celles de la pédagogie. »

Ici, obligé d'abrégé, nous ne ferons que mentionner l'emploi des lettres mobiles pour les éléments de la lecture, les premiers exercices d'écriture faits sur les ardoises, le calcul sur des objets visibles pris pour unités, enfin les chants et les marches souvent entremêlés aux leçons.

Le rapport conclut en disant :

« Autant que nous avons pu le remarquer, il est impossible de saisir l'ensemble de cette méthode sans en avoir suivi les exercices dès le commencement. Il résulte de ce que nous avons dit que le système de Pestalozzi devrait être introduit dans toute la Suisse ; les avantages en seraient incalculables. Pestalozzi désire réellement, avec le secours de ses dignes collaborateurs, faire connaître partout sa méthode et l'enseigner à tous les instituteurs. La commission ne peut que s'associer de cœur à ce désir, et supplier la société d'user de toute son influence pour que Pestalozzi puisse fonder à Berthoud une école normale d'instituteurs primaires, à laquelle, pour la préparation pratique des élèves, serait annexée une école modèle. »

Au vu de ce rapport, et à la demande de la Société des amis de l'éducation, le conseil exécutif accorda à Pestalozzi une subvention de 500 fr. pour le semestre d'hiver qui allait commencer.

En même temps le préfet de Berthoud, Schnell, publia une brochure dans laquelle il exposait les vues de Pestalozzi d'une manière plus élevée et plus complète que ne l'avait fait le rapport de la commission.

Ce fut le 24 octobre 1800 que Pestalozzi annonça l'ouverture de son institut d'éducation au château de Berthoud avec école normale pour former des maîtres d'école. Le prix de la pension à l'institut, pour les enfants de la classe moyenne, était de 16 à 20 louis, selon la position des parents.

La société des amis de l'éducation voyant que les secours fournis par l'Etat seraient loin de suffire aux dépenses de la nouvelle institution, avait chargé une commission de faire un appel au public pour provoquer dans toute la Suisse des souscriptions volontaires en faveur de l'entreprise de Pestalozzi, en faisant ressortir son mérite exceptionnel et les grands avantages qui devaient en résulter pour la patrie.

Cet appel parut le 20 novembre ; il nous apprend que Pestalozzi voulait fonder un asile pour les enfants pauvres à côté de l'institut destiné à la classe moyenne. On y promet aussi un culte religieux pour les catholiques aussi bien que pour les protestants, et une entière liberté confessionnelle soit pour les enfants, soit pour les élèves instituteurs. Enfin, on y indique, dans chaque canton, des correspondants chargés de recevoir les dons. L'appel est signé du ministre Rengger, de Luthi, Usteri et Fussli, membres du conseil législatif.

Les journaux suisses parlèrent de cette entreprise, les uns en l'approuvant, les autres en la blâmant, selon les opinions politiques qu'ils représentaient. On n'oubliait point les idées très libérales qui avaient animé la jeunesse de Pestalozzi, et l'on voyait en lui beaucoup plus l'ami de la révolution que l'homme de génie et le philanthrope dévoué.

Dans les circonstances critiques où se trouvait le



pays, la souscription ne produisit que des résultats tout à fait insuffisants. Mais Pestalozzi ne se laissa pas arrêter ; et malgré sa pénurie, il reçut tout d'abord et gratuitement dans son institut les pauvres enfants réfugiés ; tandis que les riches, qui voulaient payer leur pension, attendaient que la place fût préparée pour eux.

L'institut de Berthoud s'ouvrit dans les premiers jours de l'année 1801. Pestalozzi avait été obligé de payer de ses deniers une partie des frais de réparation et d'ameublement nécessaires. Il fallait y vivre avec la plus stricte économie. Cependant, c'est, de tous les établissements fondés par lui, celui qui réalisa le mieux ses vues et qui porta l'empreinte la plus fidèle de son génie original ; c'est celui qu'il faut étudier pour y voir la doctrine du maître mise en pratique dans toute sa pureté. Nous commencerons par l'histoire intérieure de cet institut qui ne dura que trois ans et demi, et qui porta au loin la réputation pédagogique de son chef. Dans un autre chapitre, nous examinerons les principes éducatifs qui l'animaient et les nouveaux ouvrages que publia Pestalozzi pour les répandre.

Les mémoires de Ramsauer, déjà cités, donnent sur cette époque de la vie de Pestalozzi des détails circonstanciés, pleins de vie et de vérité, qu'on ne trouverait pas ailleurs, et que nous traduisons textuellement :

« De tous les élèves de Pestalozzi, je fus le premier reçu dans l'établissement et logé au château ; le second fut mon ami Egger, aussi un enfant réfugié et admis gratuitement. Ici encore ce noble cœur pensait aux autres et point à lui, et vraiment il a eu pour nous l'amour et la fidélité d'un père. Mais aussi je me trouvais dans des rapports tout particuliers avec lui. Comme élève, je devais être instruit et élevé ; mais comme enfant de la maison, je devais aussi lui rendre des services. Sous le nom de *garçon de table* (Tischdecker), j'étais chargé de tous

les petits travaux domestiques qu'on peut confier à un enfant, et dans le nombre il en était de pénibles, même de peu convenables.

» Parmi les premiers se trouvait le devoir de puiser l'eau pour l'usage du château ; on la faisait monter du fond d'un puits de trois cent quatre-vingts pieds, en marchant dans une roue creuse à clairevoie, de vingt-quatre pieds de diamètre, exposée à toutes les intempéries des saisons : c'était là une pénible corvée, l'hiver surtout, quand un vent glacé soufflait à travers la roue.

» Quand je pense à mon travail de cette époque, je dois avant tout louer la bonté de Dieu, qui par sa grâce nous a préservés du mal, au milieu des propos que valets et servantes tenaient en notre présence, lorsque nous autres garçons de table nous les aidions dans leurs fonctions, quelquefois jusqu'à minuit. Ces discours auraient pu être d'autant plus fâcheux pour nous que, malgré notre extrême jeunesse, nous étions presque sans surveillance et qu'après avoir rempli nos fonctions domestiques, nous aurions pu rester oisifs. Mais moi et deux autres garçons de table (il y en avait souvent de six à huit), nous avions heureusement un tel désir d'apprendre, que pour nous un quart d'heure de liberté était toujours bien employé, et que nous considérions l'étude comme notre principale affaire, bien que la moitié au moins de notre journée fût absorbée par les travaux manuels.

» Mais lorsque, dans les beaux jours, nous voyions toute la bande des maîtres et des élèves descendre gaiement la colline du château, soit pour aller se baigner dans les eaux limpides de l'Emme qui coulait à nos pieds, soit pour aller gravir les rochers qui bordaient la rivière, et que nous, garçons de table, étions obligés de rester à la maison pour travailler à la cuisine, à la cave ou ailleurs, alors j'avais parfois la larme à l'œil. Mais depuis longtemps je remercie Dieu de ce que j'ai appris de bonne heure à obéir, à travailler utilement, et à surmonter mes désirs. Puis j'étais d'autant plus heureux quand je pouvais aussi prendre part à ces plaisirs.

» Et cependant, mon découragement aurait peut-être



pu devenir insupportable et me porter à m'enfuir, si je n'avais pas eu, outre Pestalozzi, encore un bon génie qui me retenait et qui me faisait oublier mes chagrins. C'était la jeune M<sup>me</sup> Pestalozzi, la veuve de Jacobli, fils unique de Pestalozzi, femme excellente, que ses propres malheurs avaient rendue forte et pleine de compassion pour les douleurs d'autrui. Pour tous, dans l'institut, elle était une amie, une aide, une protectrice; mais surtout pour nous garçons de table, elle était un ange. Plus tard même, quand elle fut devenue la femme du bienveillant M. Kuster, elle s'assujettit encore pendant plusieurs années aux fatigues et aux soins économiques de l'établissement, et fut surtout une bénédiction pour l'institut des jeunes filles. »

Ici Ramsauer raconte comment son instruction avançait malgré le petit nombre et l'irrégularité des leçons auxquelles il assistait, comment son désir d'apprendre et les bons soins de Pestalozzi suppléaient à tout, comment, dès l'âge de douze ans, il fut chargé d'enseigner lui-même dans de petites classes élémentaires. Puis il continue :

« Pendant mon séjour à Berthoud, je faisais chaque été une visite à la noble dame de Werth, à Schleumen, et chaque fois elle me faisait faire des habits neufs; ceux-ci m'étaient d'autant plus nécessaires que Pestalozzi n'aurait pas pu me les donner, car il avait rarement de l'argent, et il était obligé d'employer ses propres ressources pour faire marcher son institut.

J'ai dit plus haut comment j'avais fait des progrès dans le dessin, dans le calcul, et dans ce qu'on appelait l'A b c de l'intuition<sup>4</sup>. Mais je ne dois pas oublier le chant; bien que je n'aie jamais été appelé à l'enseigner, faute de dispositions ou faute de temps, c'était un des exercices qui avaient le plus d'attrait pour moi, surtout comme il était pratiqué dans les premiers temps de l'institut.

<sup>4</sup> Exercices dans lesquels les enfants énonçaient leurs propres observations sur les objets qui leur étaient présentés.

» Les trente ou quarante enfants des deux sexes de l'ancienne école de Pestalozzi venaient de la ville au château pour prendre part aux leçons de chant. Buss faisait chanter ses écoliers en marchant en mesure, deux à deux et se tenant par la main, dans les grands corridors du château. C'était notre plus grand plaisir; mais la joie était à son comble lorsque notre maître (de gymnastique) Naef, avec ses allures si originales, se mettait de la partie. Ce Naef était un ancien militaire qui avait guerroyé dans toutes les parties du monde. C'était un colosse, à la grande barbe, à la figure rébarbative, à l'air sévère et aux formes rudes, et cependant la bonté même. Quand il marchait d'un air troupier à la tête de soixante ou quatre-vingts enfants, et avec sa grosse voix entonnait une chanson suisse, il entraînait toute la maison.

» A l'institut, d'ailleurs, le chant était toujours un vrai moyen de réjouissance. On chantait partout: en plein air, en voyage, à la promenade, et le soir dans la cour du château; et ce chant en commun contribuait beaucoup à maintenir entre tous un esprit de bienveillance et d'harmonie. Je dois encore dire au sujet de Naef que, malgré la rudesse de son extérieur, il était cependant le favori de ses écoliers, par ce seul motif qu'il vivait toujours avec eux, parce que c'était avec eux qu'il se trouvait le mieux. Il jouait, faisait l'exercice, se promenait, se baignait, grimpait, lançait des pierres, toujours avec ses écoliers, et dans un esprit enfantin; c'est pourquoi il avait sur eux une autorité illimitée; et pourtant ce n'était pas un pédagogue, il n'en avait que le cœur...

» Je dois encore dire que, dans les premières années de l'institut de Berthoud, on ne suivait point scrupuleusement un plan de leçons, et que toute la vie y était tellement simple, familière et cordiale que, dans la demi-heure de récréation qui suivait le déjeuner, quand les enfants jouaient avec ardeur dans la cour, Pestalozzi y prenait un extrême plaisir, et leur permettait souvent de continuer leurs ébats jusqu'à dix heures. De même dans les soirées d'été, après qu'on s'était baigné dans



l'Emme, très souvent au lieu de reprendre l'étude, on allait jusqu'à huit ou neuf heures se promener et courir à la recherche des plantes et des minéraux. »

Ce témoignage de Ramsauer sur la vie de famille qui régnait à Berthoud est confirmé par une anecdote qui ne doit point être oubliée. Un jour, un paysan, père d'un élève, était venu visiter l'institut; très surpris de ce qu'il voyait, il s'écria : « Mais, ce n'est pas une école que vous avez ici, c'est un ménage (Haushaltung) ! » — « C'est le plus grand éloge que vous puissiez me donner, » répondit Pestalozzi ; « oui, Dieu soit loué, j'ai réussi à montrer au monde qu'il ne doit pas y avoir un abîme entre la vie domestique et l'école, et que celle-ci n'est réellement utile à l'éducation qu'autant qu'elle développe les sentiments et les vertus qui sont à la fois le charme et le bienfait de la vie de famille. »

S'il en était ainsi, si l'institut de Berthoud présentait l'image d'une famille, c'est que Pestalozzi était un père pour tous; il ne vivait que pour les autres. Son activité et son amour animaient toute la maison. Les maîtres lui étaient attachés par une vive affection et par une vénération profonde : c'étaient Krusi pour la langue et le calcul, Tobler pour la géographie et l'histoire, Buss pour la géométrie, le dessin et le chant, Naef pour la gymnastique et quelques autres leçons élémentaires.

La gêne financière qui pesait sur l'établissement exerçait même une heureuse influence morale. Les maîtres avaient refusé des places avantageuses pour rester avec Pestalozzi; ils abandonnèrent même une partie de leur modeste traitement pour suppléer à l'insuffisance de ses ressources. De leur côté, les élèves se contentaient de peu et s'efforçaient de tout économiser pour diminuer la dépense. C'était bien une école pratique de sacrifice et de renoncement.

La confiance des élèves en leurs maîtres, leur amour

et leur reconnaissance pour eux, tenaient lieu de règle et de discipline; on ne donnait point de récompenses, on n'infligeait point de punitions, si ce n'est dans quelques cas exceptionnels; cependant l'obéissance était complète, précisément parce qu'elle venait du cœur. Les enfants d'ailleurs étaient gais et heureux; ils aimaient tous leurs exercices, et les leçons presque autant que les jeux; il n'était pas rare de voir quelques-uns d'entre eux quitter leur récréation pour aller étudier ensemble, groupés devant un tableau ou une carte.

C'est à Berthoud qu'ont commencé ces exercices d'histoire naturelle, qu'on pourrait appeler intuitive, qui ont joué un rôle si avantageux dans les instituts de Pestalozzi; utiles pour toute la vie, très agréables aux enfants, ils donnent de l'intérêt à chaque promenade, ils font naître des goûts qui peuvent être salutaires à l'époque de l'adolescence. Plus tard, Krusi est devenu habile minéralogiste; les élèves aimaient beaucoup ses leçons et en profitaient énormément. Mais au château de Berthoud, dans les premiers temps, les maîtres étaient aussi ignorants que les enfants en histoire naturelle. Néanmoins on collectait des minéraux et des plantes, on les examinait, on les décrivait, et chacun les classait à sa fantaisie. Lorsque Jean-Conrad Escher, de Zurich<sup>1</sup>, vint visiter l'institut de Berthoud, c'est lui qui dit à Krusi : « Ceci est du quartz, voilà du granit, etc. »

Malgré les succès de l'institution, l'argent manquait, et Pestalozzi était à bout de ressources. Dès le 18 février 1801, à la demande du ministre Mohr, le conseil exécutif avait maintenu pour chaque année la contribution de 500 livres allouée à l'institut de Berthoud par décision du 8 octobre 1800, et avait ordonné qu'il

<sup>1</sup> C'était l'ingénieur qui, par ses beaux travaux de dessèchement, a mérité le nom d'Escher de la Linth.



fût livré à Pestalozzi vingt moules de bois de chauffage pris dans les forêts de l'Etat, au canton de Berne.

Mais le 19 avril 1801, Mohr vint passer une journée au château de Berthoud, et il fit au conseil exécutif un rapport si favorable, que celui-ci porta la subvention de l'Etat à 1600 livres par an, payables par quartiers. Plusieurs dons particuliers arrivèrent aussi, entre autres 500 fr. de M<sup>me</sup> Reinhard, femme du ministre de France.

En même temps, la réputation de l'institut s'étendait au loin ; l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg et le *Mercur allemand* en disaient des merveilles. Ainsi les élèves se présentèrent toujours plus nombreux et bientôt la place manqua pour les recevoir.

Le 22 septembre 1801, le ministre Mohr dit dans son rapport au conseil exécutif. « L'institut de Pestalozzi au château de Berthoud, le premier et le seul dans son genre, attire chaque jour de nouveaux élèves par son utilité bien reconnue ; et le directeur, à défaut de place habitable, est obligé de les refuser, à son grand regret, et au préjudice de l'éducation publique. Le citoyen Pestalozzi aurait un urgent besoin qu'on augmentât le local qu'il occupe, par la construction de deux grands dortoirs pour les élèves et de six petites chambres pour les maîtres. »

Bien que le conseil exécutif eût décidé, le 5 août précédent, que, vu la pénurie du trésor, il ne serait fait cette année-là aucune réparation aux édifices publics, il consentit à payer les constructions demandées au château de Berthoud, et qui devaient coûter environ 2850 fr.

La même année, au mois d'octobre, Pestalozzi publia un nouvel ouvrage destiné à donner au public un exposé complet de sa doctrine et de ses travaux ; il lui donna pour titre : *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt* (Comment Gertrude instruit ses enfants). Par son im-

portance, cette publication mérite un examen sérieux, qui ne peut trouver sa place dans ce chapitre. Bornons-nous à dire ici qu'elle eut un grand retentissement dans les pays de langue allemande, et qu'elle attira à Berthoud de nombreux visiteurs, parmi lesquels plusieurs hommes très distingués.

Dès le mois suivant (novembre 1801) arrivèrent ensemble Wessenberg et Charles-Victor de Bonstetten. Ce dernier rendit compte de sa visite dans une lettre écrite le soir même à Frédérique Brun. Son témoignage confirme tout ce que nous avons dit plus haut ; mais il donne des appréciations très intéressantes. Nous regrettons que la longueur de cette lettre nous empêche de la reproduire en entier ; nous n'en traduisons que quelques passages :

« Je ne puis comprendre pourquoi Pestalozzi dit que tout l'enseignement repose sur trois éléments principaux : le *nombre*, la *forme* et le *langage* ; mais ce que je suis bien obligé de voir clairement, c'est que ses quarante-huit enfants, de cinq à douze ans, ont appris en six à dix mois à écrire, à dessiner, à calculer d'une manière surprenante, à lire, à connaître la géographie et un peu de français. Ils font tout gaiement, et leur santé paraît florissante. Je ne sais pas si la méthode de Pestalozzi est bonne ; je ne sais pas même s'il possède une méthode raisonnée. Mais je vois clairement qu'il marche dans des voies inconnues et qu'il parvient à un résultat inconnu jusqu'à présent ; et c'est ce qu'il y a de plus important... »

» Je considère la méthode de Pestalozzi comme un germe riche et précieux, mais encore jeune et peu développé. Son succès doit convaincre de son excellence tout penseur impartial... »

» Comme Pestalozzi trouvera difficilement son pareil, il est à craindre que la riche moisson promise par sa découverte ne soit réservée aux âges futurs. Il est fâcheux qu'il ait mis tant de chaleur dans la profession de ses opinions politiques ; en nos temps de révolution, ce sera une difficulté de plus ajoutée à celles qu'il faut toujours